

L'homme qui s'aime de Robert Alexis

Martin Hervé

Stigmat-machine : altérisation et racisation par le haut
Number 252, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78004ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hervé, M. (2015). Review of [*L'homme qui s'aime* de Robert Alexis]. *Spirale*, (252), 71–72.

Trouble madame Butterfly

PAR MARTIN HERVÉ

L'HOMME QUI S'AIME

de Robert Alexis

Le Tripode, 320 p.

Narcisse s'est perdu du moment qu'il s'est connu et vu, ainsi que lui prédit le devin hermaphrodite Tirésias. L'écrivain français Robert Alexis semble ne pas se satisfaire de ce sort, et sur le corps du chasseur mort par amour de son image, il recueille non les célèbres fleurs blanches, mais une plante sombre et majestueuse dans les replis de ses corolles et crêpes végétales. Il la fait éclore dans le Paris précieux d'un XIX^e siècle vieillissant, avec l'apparence d'un jeune dandy à la beauté surnaturelle. La fascination que ce dernier suscite dans les soirées mondaines rivalise avec son désœuvrement et sa morgue. Un soir pourtant, à l'occasion d'une réception donnée par la Comtesse, sa morosité bascule tandis qu'à l'abri des regards, l'on le recouvre d'un jupon. Femme il se découvre dans le miroir et cette vision le saisit au plus haut point. On reconnaîtra ici le goût coquin de Robert Alexis pour les faux-semblants et les voiles dont on se couvre pour mieux se découvrir. Mais *L'homme qui s'aime*, son neuvième roman après les remarquables *Nora*, *Les figures* ou *La véranda* (tous parus chez José Corti), a ceci de particulier qu'il aborde les obscurs rivages de l'âme humaine avec une audace et une ampleur que l'auteur n'avait pas osées jusque-là, reprenant pour l'occasion le motif du travestissement qui faisait tout le sel de son premier livre, *La robe*. Comme souvent chez Robert Alexis, la narration est prétexte à un cheminement en terre intérieure, roman d'apprentissage et de conquête de soi, ipséité acquise à force de lutte avec le dehors.

L'ÉCOLE DE LA FEMME

Le jeune dandy se jette littéralement à corps perdu dans les corsets de son alter ego féminin, qu'il baptise Hortense Vilard. Tout son être égotiste est happé par la découverte inattendue de ce reflet qu'il est en droit désormais d'aimer. Nulle ne peut rivaliser en beauté avec cette femme, et pourtant Hortense lui échappe s'il se dévêt de ses jupes et de ses bottines. Le jeu spéculaire est sournois, car s'il permet le désir, il empêche la possession. Qu'à cela ne tienne, Hortense aimera elle aussi, mais d'un amour renfermé sur lui-même, ne s'accommodant d'autrui que parce qu'il actualise sa condition de femme. Elle se marie donc au poltron Fausto, convole en de biens étranges noces dans les Pouilles, paysages d'une « *redoutable confusion de la chair et de la terre, du masculin et du féminin* », dans l'idée de s'approprier les secrets de son sexe de voilette. Sa belle-mère l'y aide, tout comme les paysans

robustes et sensuels peuplant la campagne martelée de soleil. Il lui faudra pourtant quitter les forêts et les promontoires rocheux pour rejoindre la ville et ses promesses d'artifices, marché aux masques qui sont pour Hortense une seconde peau.

À Naples, elle parfait son éducation au féminin dans l'opprobre et la souillure, catin magnifique des vieillards et



des malfrats de la ville soumis à la loi du terrible Barbieri. Or, tandis que le Vésuve gronde et répand ses nuées au-dessus de la cité, les scènes d'avitissement de la belle aristocrate s'opacifient. Mise plus bas que terre, prête à être enfin honorée par Barbieri – le surmâle insaisissable de Naples –, la femme livre son ultime enseignement comme putain et comme mère. C'est l'heure de la curée des fantasmes, la fête du délire, Hortense accouchant du fond de son sexe plein et de son ventre infertile d'une cohorte d'images rêvées, de vies impossibles, de désirs assouvis enfin dans le périmètre d'un imaginaire

marge du bon sens. » Le monde cadencé par les pas de la foule, le personnage trouble de Robert Alexis n'y décèle que déception et ennui. Le long des frontières se dessinent des lieux bien plus en accord avec ses aspirations, royaumes hétérogènes ouverts par Georges Bataille que sont la fête, l'érotisme, le sacré et le sale, objets foncièrement irrécupérables se dérochant à toute tentative de définition. En un certain sens, les femmes appartiennent par essence à cet en-dehors intraitable, car en elles « *se lisait le dernier reste d'une poésie immémoriale, celle qu'il fait qu'un humain résiste, envers et contre*

qu'il endosse tous les costumes de sa folie, le héros de Robert Alexis réaffirme avec éclat son allégeance à l'image. D'aucuns pourraient voir dans ses visions extasiées et les narrations enchâssées qui en découlent une faiblesse du livre ; n'est-ce pas là pourtant sa conclusion la plus naturelle – si tant est que ce mot ait encore un sens, éprouvé qu'il est par un écrivain qui a la nature en horreur ? Les circonvolutions, les jeux de miroirs n'ont plus de secrets pour ce maître-faussaire des lettres contemporaines. Les encorbellements et la préciosité de ses phrases fin de siècle réveillent chez le lecteur des sensations endormies, odeurs de pot-pourri et de liqueurs roboratives évoquant les heures fiévreuses passées auprès de Huysmans et d'Aurevilly.

Même au bord du gouffre, alors qu'il endosse tous les costumes de sa folie, le héros de Robert Alexis réaffirme avec éclat son allégeance à l'image.

Devenue femme, puis homme à nouveau, affranchie du joug normé par les voies du renversement et du fantasme, Hortense, si sublime se *voie-t-elle*, n'oublie pas l'avertissement de François, fidèle serviteur et mémoire vive de son aventure en terre de genres : « *Vous avez besoin des autres pour opérer cette métamorphose. N'est-ce pas la faille de votre système ?* » L'Autre, Hortense aura appris qu'on ne peut en faire l'économie. L'amour, même dirigé vers soi, n'est qu'à ce prix. Contrairement à ce que la belle pensait au début de sa métamorphose, apprendre à s'aimer passe d'abord par l'apprentissage de l'Autre, tout réifié que l'on veut qu'il soit. Sur ses vieux jours, Hortense, veillée par François autant qu'elle veille sur lui, accepte enfin cette issue si évidente. Il lui aura cependant fallu toute une vie chauffée à blanc pour parvenir à ce constat et gagner un savoir à son image : factice, rongé par la ruine mais vibrant d'une énigme qu'il relance plus qu'il n'élucide. Tandis que ses doigts se referment sur ceux, gourds et froids, de son domestique parti rejoindre sa nuit, Hortense, on veut le croire, se retourne une dernière fois sur son passé et l'acmé de sa beauté insoumise qui aura fait dire à plus d'un : « *Avec vous, c'est l'humanité entière qui s'interroge.* » ┘

balisé par les coups de plume de l'écrivain. Le désir conduit la course de cette carriole d'enfer jetée sur les routes de la différence, désir de l'autre en soi, désir de transgresser et de s'affranchir. Désir fébrile, impératif, d'être tout simplement. Paloma, sa belle-mère, l'avait prévenue, « *les femmes sont d'éternelles voyageuses en ce monde* » et l'expérience de l'altérité radicale pour le héros travesti du roman repose entièrement sur une suite de mouvements et de gestes, d'allers et de retours, comme si la femme s'explorait comme on arpente un territoire.

ÉLOGE DE L'ABSOLU

C'est toutefois dans les confins de la marge que tout se joue pour Hortense, renseignée en cela par le capitaine Endquist, alors qu'elle se représente au cours d'une hallucination dans la peau d'un jeune naturaliste parti découvrir la jungle : « *Il n'est d'humanité qu'en*

tout, aux injonctions de la nature ou de l'ordre social ». Plus qu'une école des femmes, le parcours entrepris par Hortense aura ainsi été une école de l'émancipation et de la liberté. Hortense, tel le papillon dont l'image revient à plusieurs reprises dans l'histoire, *imago* joyeux et séditieux comme le décrit Georges Didi-Huberman dans son livre *Phasmes* (Minuit, 2013), Hortense donc sort progressivement de sa chrysalide *genrée* et déploie les ailes d'une double et trompeuse nature. Car le risque et l'angoisse sont inscrits dans les interstices de sa chair et de ses fards qui fascinent tant les hommes que les femmes et excitent leurs regards. À ce titre, *L'homme qui s'aime* est aussi un roman de l'œil : œil du naturaliste ensorcelé par les beautés ténébreuses de la forêt, œil du peintre braqué sur la blancheur d'un mur qui réalisera son *magnum opus*, œil souverain, enfin, du sujet se regardant et se pâmant d'être regardé. Même au bord du gouffre, alors